

# Lettre

*Non, ce n'est pas en vous « un idéal » que j'aime,*

*C'est vous tout simplement, mon enfant, c'est vous-même.*

*Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux.*

*Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux,*

*Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles,*

*Bien que ma passion ait pris sa source en elles.*

*Comme moi, vous devez avoir plus d'un défaut ;*

*Pourtant c'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut.*

*Je ne poursuis pas là de chimère impossible ;*

*Non, non ! mais seulement, si vous êtes sensible*

*Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré,*

*Que j'ai conçu pour vous et que je garderai,*

*Et si nous triomphons de ce qui nous sépare,*

*Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égare,*

*C'est d'avoir à toujours chérir et protéger*

*Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer.*

*Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes point coquette ;*

*Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite,*

*Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner,*

*J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.*

*Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère,*

*À l'ardeur de l'amant l'indulgence du père*

*Et devenir plus doux quand vous me ferez mal.*

*Voyez, je ne mets pas en vous « un idéal, »*

*Et de l'humanité je connais la faiblesse ;*

*Mais je vous crois assez de cœur et de noblesse ;*

*Pour espérer que, grâce à mon effort constant,*

*Vous m'aimerez un peu, moi qui vous aimetant !*

*François Coppée (1842-1908)*